

« Ils m'ont SAUVÉ des camps de la mort »

/ Le 12 novembre dernier, Antoine et Dorine Carini ont reçu, à titre posthume, la Médaille des Justes parmi les nations. La plus haute distinction décernée à des personnes non juives ayant sauvé des Juifs au péril de leur vie sous l'occupation nazie. À l'époque, ils habitaient dans le quartier des Richardets, à Noisy-le-Grand. Jean-Charles Levyne, le petit garçon qu'ils ont caché, se souvient. /

1943. Jean-Charles Levyne n'a que 10 ans quand son père est arrêté dans sa chapellerie à Vincennes, au motif qu'il ne portait pas l'étoile jaune à laquelle tous les juifs étaient astreints. Jean-Charles et sa mère, Reine, sont alors recherchés par la milice. Réfugiés chez les parents de Reine, à Saint-Maur-des-Fossés, ils sont dénoncés. Les gendarmes débarquent. « À ce moment-là, j'étais à l'école, raconte Jean-Charles. Prise de panique, ma mère les a suppliés de ne pas l'arrêter... Que serais-je devenu tout seul ? ». Les gendarmes se laissent apitoyer : ils arrêtent les grands-parents mais laissent Reine partir. « Pour la deuxième fois, nous nous sommes retrouvés à la rue, obligés de fuir, avec pour tout bagage les vêtements que nous portions ». Ils partent chez la sœur et le beau-frère de Reine, mais il faut rapidement se séparer, pour ne pas attirer l'attention et mettre Jean-Charles à l'abri. Reine se souvient alors qu'avant la guerre ses parents hébergeaient une employée de maison, Dorine. Depuis, elle s'est mariée avec Antoine Carini et vit à Noisy-le-Grand.

Un couple exemplaire

Malgré les risques qu'ils encourent, les Carini acceptent immédiatement d'accueillir Jean-Charles chez eux. Pourtant, ce n'est pas facile de cacher un enfant sans susciter la curiosité du voisinage, surtout à la campagne. « Aux personnes qui m'apercevaient, ils disaient que j'étais leur filleul, malade des bronches : "Le docteur a conseillé qu'il se refasse une santé à la campagne". » Jean-Charles ne sort que très peu du pavillon et ne va pas à l'école de peur d'éveiller les soupçons. « Mais Dorine m'emmenait parfois sur son vélo, le matin de très bonne heure, pour aller aux champs ramasser le blé après la coupe, couper des salades... Ils avaient aussi un jardin et quelques bêtes. Je plantais des fraises, je nourrissais les lapins, les poules, j'allais chercher les œufs... Je n'étais pas malheureux. » Jean-Charles passe aussi du temps avec Isabelle Bertuzzi, la filleule de Dorine - qui vit toujours à Noisy-le-Grand. Ses parents sont de grands amis des Carini et habitent le pavillon mitoyen. « Nous jouions dans la cour commune, se rappelle Isabelle. On était complices et insouciantes. Les adultes étaient inquiets, toujours aux aguets du moindre bruit, mais ils nous ont préservés de cette angoisse. Pour Antoine et Dorine, cacher Jean, c'était normal, cela n'avait rien d'héroïque. Ils faisaient ça de bon cœur, tout simplement. » Pourtant, ils n'ont pas beaucoup d'argent. Antoine est maçon et, à cette époque, la construction ne marche pas très fort. Dorine travaille comme journalière saisonnière chez des cultivateurs. « Ils m'ont choyé comme leur propre fils. Je n'ai jamais manqué de rien », explique Jean-Charles. Après la guerre, Jean-Charles Levyne a retrouvé sa mère et a repris une vie normale. Son père et ses grands-parents sont morts à Auschwitz. « Antoine et Dorine m'ont sauvé des camps de la mort. Ils m'ont offert la chaleur et le réconfort de leur foyer, au péril de leur vie. Ils étaient humbles et profondément humains. Quand je suis arrivé, c'était des étrangers pour moi, mais ils sont devenus ma seconde famille. » Jean-Charles est toujours resté en contact avec ses sauveurs. Antoine et Dorine sont respectivement décédés en 1985 et 1995, à l'âge de 84 et 90 ans. Aujourd'hui leurs noms sont gravés à jamais sur le Mur des Justes, à Jérusalem et à Paris, et surtout, dans la mémoire de Jean-Charles : « Jusqu'à la fin de ma vie, je garderai le souvenir de ce couple d'exception, dont le courage n'avait d'égal que la bonté. » ■

Ci-contre : Antoine et Dorine Carini. Ils ont reçu, à titre posthume, la Médaille des Justes parmi les nations, remise par Anita Mazor, attachée culturelle à l'ambassade d'Israël. Une cérémonie organisée le 12 novembre dernier, à l'initiative de Michel Pajon, député-maire, et Jean-Charles Levyne.

